

Carnet du 20 mai 1981 au 13 octobre 1981

Aux lendemains de l'accession au pouvoir de la gauche, René Allio se sent subitement exister en tant qu'artiste. En juin, il part pour Mexico où l'Institut français organise une rétrospective de ses films. Le mois suivant, il est l'une des dix personnalités qui accompagnent la visite présidentielle de La Chartreuse de Villeneuve, puis il est invité à l'Élysée pour la fête du 14 juillet. Le 29 août, il reçoit Jack Lang à Fontblanche et obtient son appui pour pouvoir développer le C.M.C.C.

Dans ce carnet, le cinéaste commente les événements politiques de l'année : investiture de François Mitterrand filmée pour la télévision par Serge Moati, opposition de plus en plus vive de Solidarnosc au régime de la République populaire de Pologne, assassinat du président égyptien Anouar el-Sadate.

Sur le plan professionnel, il se consacre à l'adaptation du récit de l'ancien marin Émile Guinde et cherche des financements. Au départ, il envisage une réalisation modeste : un téléfilm, intitulé Le Matelot 512, tourné en vidéo, coproduit par l'INA et par Antenne 2, dans lequel joueraient son fils Paul et sa compagne Christine (Chine). Mais, rapidement, le projet prend de l'ampleur. Allio veut tourner en 35 millimètres, pour le cinéma, et fabriquer une œuvre audacieuse, mêlant les genres et les musiques populaires, jouant avec les stéréotypes du roman-photo, des chromos, de la carte postale et des illustrations des revues de cinéma des années trente.

Parallèlement, Allio poursuit ses activités de scénographe. Ce premier cahier s'ouvre, en mai, à l'opéra de Liège, pour la première de Mireille dont il a signé les décors. Il doit revenir livrer, en juin, les maquettes de Louise et Gérard Mortier, le nouveau directeur du Théâtre royal de la Monnaie de Bruxelles lui propose de créer celles de Butterfly.

Durant l'été, l'artiste est heureux d'avoir réussi à réunir ses trois fils pour les vacances et d'avoir convaincu l'équipe de Fontblanche de faire du C.M.C.C. une coopérative de production. Mais, en octobre, il doit affronter les graves problèmes de santé de sa mère Léo, lesquels lui rappellent à quel point le temps est un « mauvais génie ».

20 mai 1981

Liège

Kissinger²⁴, à propos de la Pologne :

« C'est la première fois que nous assistons à une certaine hésitation de la part des Soviétiques, que nous les voyons agir d'une manière que nous avons l'habitude d'associer à la démocratie bourgeoise... Les Russes doivent à présent tenir compte des faiblesses structurelles du système communiste. »

Retourné voir *Raging Bull*²⁵ avec la jeune équipe technique du théâtre. Je l'avais vu pour la première fois dimanche dernier avec Chine²⁶. C'est magnifique, les personnages, le récit, la lumière et l'image, les acteurs, la réalisation, une sorte de modèle pour ce qu'est un film qui raconte.

Me reste à voir *Elephant Man*²⁷ dont, je crois, les leçons sont semblables, si elles sont sur un autre registre.

Mais ce qu'il y a en commun, semble-t-il (et leçon aussi, avec ma *Vieille Dame indigne*), c'est la présence d'un personnage central sur qui identification-recul-regard-adhésion fonctionnent totalement, et en profondeur.

22 mai 1981

Dans le train, pour un aller et retour entre Liège et Marseille et assister, ce soir, à l'inauguration du théâtre de Marcel Maréchal²⁸ sur le vieux port.

Hier au soir, première de *Mireille*²⁹. C'était un succès, Rossius³⁰, le directeur de l'Opéra royal de Wallonie me propose une nouvelle mise en scène et

24. Henry Kissinger (1923-) : né en Allemagne, de confession juive, il émigre aux États-Unis en 1938 pour fuir les persécutions nazies. Naturalisé en 1943, il s'engage dans des études de science politique puis dans une carrière de diplomate.

25. *Raging Bull* : film biographique américain réalisé par Martin Scorsese, sorti en France en 1981. Le film retrace la vie du boxeur Jake La Motta, interprété à l'écran par Robert de Niro.

26. Surnom de Christine Laurent, la compagne de René Allio.

27. *Elephant Man* : film anglo-américain, tourné en noir et blanc, réalisé par David Lynch et sorti en France en 1980.

28. Marcel Maréchal (1937-) : comédien, metteur en scène et écrivain, il commence sa carrière à Lyon où, de 1958 à 1975, il fonde et dirige le Théâtre du Cothurne puis le Théâtre du Huitième. Il est ensuite nommé à la tête du Théâtre du Gymnase, à Marseille. En 1981, il crée, avec François Bourgeat, La Crieie, Théâtre national de Marseille.

29. *Mireille* : opéra en cinq actes, composé par Charles Gounod sur un livret de Michel Carré d'après *Mirèio*, le poème épique, écrit en provençal, de Frédéric Mistral, créé le 19 mars 1864 au Théâtre lyrique. Il s'agit de la première œuvre lyrique mise en scène par René Allio, en 1981, à l'Opéra royal de Wallonie de Liège.

30. Raymond Rossius (1926-2003) : Français né à Rochefort, d'abord chanteur baryton, il s'oriente rapidement vers la mise en scène et fait toute sa carrière en Belgique. Après avoir été réalisateur à la R.T.B. puis responsable de la scène au Théâtre royal de Mons, il est directeur de la première maison de la culture belge, à Namur, de 1965 à 1967. En collaboration avec l'ancien bourgmestre de Liège, Maurice Destenay, il crée l'Opéra royal de Wallonie qu'il dirige à partir de 1967.

Mortier³¹, nouveau directeur de la Monnaie, qui était là, propose que ce soit une coproduction. Il est question de *Butterfly*³².

Il y a les deux pôles : le réel et l'imaginaire. Toujours composant ensemble et dans des proportions qui varient à l'infini ; cependant il y a quelques types de mariage de ces deux éléments qui dominent. Or, il s'agit pour moi de trouver vers chacun de ces pôles, deux manières qui se complètent et dans lesquelles ce rapport des composantes en question soit mien. En ceci jouent encore, d'une manière déterminante, l'observation, l'invention et l'exécution : qu'est-ce qui a été observé, avec quelle sorte d'attention, dans quelles formes et de quelle manière cela est-il transcrit, ou reproduit, ou transformé, comment cela nourrit-il l'invention, y est-il absorbé, qu'est-ce qui est totalement inventé, pour donner quelles autres formes, réalisé comment.

Cérémonies de l'investiture de François Mitterrand³³, hier, à la radio de ma voiture, par bribes tout au long de la journée, tandis que j'allais du théâtre aux ateliers, et en fin d'après-midi dans ma chambre.

Le côté un peu « enflé » des cérémoniaux mis en scène au moment du Panthéon a contrasté avec la simplicité directe du reste de la journée.

Fallait-il du rituel grandiose ? Nazies, monarchiques ou républicaines, les mises en scène sont toujours des mises en scène. Sans doute leurs formes disent leurs idéologies, et celles d'hier étaient sans conteste républicaines ; et c'est bien. Mais, sous ces significations obvies qui sont leur sens premier, toutes ces théâtralisations devant le peuple et faites pour lui ont un sens latent qui leur est commun : elles sont des théâtralisations faites devant lui, pour lui justement. Il me semble que le style « républicain » devrait être plus simple. Quand, de surcroît, le grandiose visé balbutie que la mise en scène n'est pas tout à fait au point comme à la fin du cérémonial d'hier au Panthéon, c'est la vieille trame du dessous qui ressort de trop. Il faut laisser à la droite ces grands spectacles, elle sait les régler comme il faut. Il est dommage que ce qui fait sans doute la qualité fondamentale des actes de la gauche, une capacité de « familiarité », de simplicité, qui est vertu, se trouve là risqué et passe pour incapacité.

31. Gérard Mortier (1943-2014) : en 1981, il succède à Maurice Huisman comme directeur du Théâtre royal de la Monnaie, qui abrite l'opéra bruxellois, jusque-là surtout réputé pour accueillir et produire le Ballet du xx^e siècle de Maurice Béjart. Cherchant à renouveler le genre lyrique, Gérard Mortier propose au chef d'orchestre français Sylvain Cambreling le poste de directeur musical de l'opéra. Ensemble, ils produisent des opéras signés Luc Bondy, Patrice Chéreau, Karl-Ernst Herrmann, Peter Mussbach et Herbert Wernicke. Ces choix de programmation audacieux, l'engagement de jeunes chanteurs talentueux, le partenariat de coproduction entre le Théâtre royal de la Monnaie et le Théâtre Nanterre-Amandiers valent à Gérard Mortier une réputation internationale.

32. *Madame Butterfly* : opéra italien en deux ou trois actes de Giacomo Puccini, sur un livret de Luigi Illica et de Giuseppe Giacosa. La première représentation a lieu le 17 février 1904 à la Scala de Milan. En mai 1980, René Allio confiait à son journal qu'il aimerait mettre en scène *Butterfly*.

33. François Mitterrand (1916-1996) : président de la République française du 21 mai 1981 au 17 mai 1995, soit deux septennats.

Correction : les images, filmées par Moati³⁴, du président dans le Panthéon, étaient, paraît-il, de toute beauté, grandes, belles, émouvantes.

Tant mieux, mais même réussies, cela me gêne un peu qu'elles fassent passer ce personnage vrai, tellement signifiant dans la réalité, dans le registre de la fiction hagiographique. Est-ce que la gauche au pouvoir se prépare à produire aussi un cinéma « officiel » ? Même beau, ce serait dommage.

Voilà pour me faire traiter de puritain, cela va sans dire.

(Discours d'ouverture - Fontblanche - schéma)

Rappel ouverture

décentralisation Les fruits germés responsabilité
Ce que fut le travail
Dans quel contexte

Les fruits du C.M.C.C.

Ce qui change et qui

ne change pas Films Prise de la parole
Y compris *Neige* (de Juliet Berto³⁵)

dans quelles conditions

Quelles conditions signées

Ici et maintenant Pas n'importe quoi
La responsabilité. Comment l'envisageons-nous ?

Trois axes :

1 – réflexions sur la pratique du cinéma

Autre cinéaste avec les rôles désignés
Réalisation

2 – une exploration de la mémoire et de l'imaginaire de (*L'Heure exquise*)
séance de formation de rapport avec le public (les exemples de participations déroulées)

3 – la création proprement dite

réaliser la trame
la télévision – les salles
– circuits parallèles
mais la diversité
– politique pourquoi pas
mais aussi

34. Serge Moati (1946-) : conseiller de François Mitterrand, il est le réalisateur-scénographe de sa cérémonie d'investiture du 21 mai 1981, au Panthéon. Le Président, rose à la main, remonte à pied la rue Soufflot. Le chef d'orchestre Daniel Barenboim, sur la place, fait jouer une symphonie de Beethoven et le nouveau Président descend seul dans la crypte de la maison des grands hommes, caveau VI puis caveau XXVI, pour déposer une rose sur les tombes de Jean Moulin, Victor Schoelcher et Jean Jaurès. Il s'arrête systématiquement sur les marques de chatterton rouge tracées au sol de façon à être toujours parfaitement dans l'axe des caméras.

35. Juliet Berto (1947-1990) : actrice et réalisatrice française. Après avoir tourné dans des films de Jean-Luc Godard et de Jacques Rivette, elle se lance dans l'écriture de scénarios et dans la réalisation. Son premier long-métrage, *Neige*, obtient le prix du Jeune Cinéma au Festival de Cannes en 1981.

– histoire d’amis
– recherche et abstraction
(Godard Duras)
Entretien de Fontblanche et du C.M.C.C.
un lieu où l’on parle
et un lieu où l’on fait
où l’on cherche
ou se cherche à travers
les expériences et surtout
celles des jeunes
– Diffusion sur place
« se voir » miroir

[Écrit dans la marge] : rendu possible à tous, les problèmes de production, parties intégrantes de la pratique.

23 mai 1981

Liège

Dernier soir. Je suis donc revenu pour cette deuxième, et dernière pour moi, représentation de *Mireille*. Grand succès du public, encore cette fois. C’est bon ; mais cet aller et retour à Marseille avait coupé le cordon ombilical. Je suis resté en coulisses, ne suis presque pas allé revoir le spectacle de la salle (sauf les endroits « délicats »). Je l’avais déjà quitté, en réalité.

Pourtant, tout à l’heure, en retournant vers ma voiture, seul dans la rue, je trouvais à cette solitude un goût un peu fade. J’ai contribué à cette entreprise de tout ce théâtre. Les gens ont eu, tous, beaucoup de plaisir à travailler avec moi et me l’ont dit. Mais je repars et les laisse avec leur théâtre, leur travail qui continue, une certaine chaleur (dans laquelle, en réalité, je n’aimerais pas m’installer) et je repars dans un intermède un peu froid, un entre-deux, où je ne suis plus celui que j’ai été avec et pour eux pendant trois semaines, mais pas encore, non plus, celui que je serai dans ce que je vais entreprendre, pour moi cette fois.

Je ne connais pas ces sortes de rupture-là dans mes entreprises à moi, la fin d’un film n’est pas la fin de quelque chose, le suivant commence déjà.

Eh bien, c’est là qu’il faut se retrouver. Dans les prochains travaux personnels. Et aussi faire que ce travail avec le lyrique demeure partie du travail personnel.

Les travaux :

Entreprendre le montage du *Matelot 512* et *Transit*, le programme des prochains mois du C.M.C.C., défendre ma place dans le « nouveau système ».

25 mai 1981

On plante un bâton en terre, on colle le bec de la poule contre ce bâton, on la maintient un instant devant ce trait fascinant. Alors, on peut la lâcher, elle reste là, hypnotisée, paralysée. J'ai eu, moi aussi, depuis quelque temps, ce bâton devant le nez, et je suis resté immobile. Mais c'est fini, et je repars.

Télévision

Marchais³⁶ au sortir de sa visite à l'Élysée. En l'espace de quatre années, avec une égale constance, une même énergie, une semblable chaleur, une inébranlable conviction, cet homme aura défendu successivement quatre points de vue et quatre politiques : d'abord le programme commun, puis sa destruction, qui visait le P.S., ensuite la stratégie anti-Mitterrand, et maintenant le soutien à celui-ci; le tout dans le même contentement de soi, la même gouaille joyeuse. Il faut le faire, et bien, il le fait.

26 mai 1981

Hier au soir, générale de Paul³⁷, au théâtre Marie-Stuart. Il n'a jamais si bien joué son texte. Quel acteur, et quel besoin d'engager tout son corps, dans l'excès. Et c'est par là, qui était le point faible de ses premiers filages, il y a deux mois, c'est par là que tout se retourne. Et qu'on entend la voix du poète enfin.

Cette « économie de la dépense et de l'excès » dont il parle si souvent, n'est-ce pas celle avec laquelle j'ai toujours fonctionné? En vérité, oui. Mais je prétendais toujours, en même temps, au rationnel et à l'organisé.

2 juin 1981

Enfin remboursé E. W.³⁸ de la quasi-totalité de la somme que je lui devais encore depuis *Moi, Pierre Rivière...* 48 000 francs rendus par l'intermédiaire de Laura Production, gagnés par *L'Heure exquise*. Je ne lui dois plus que 7 000 francs, après lui avoir déjà versé 40 000 francs en 78. Cette dette remontait à 75 et se montait au départ à 56 000 francs!

36. Georges Marchais (1920-1997) : secrétaire général du parti communiste français de 1972 à 1994, député de 1973 à 1997 et député européen de 1979 à 1989. En janvier 1981, René Allio avait pesté contre cet homme politique qui contribuait, selon lui, par ses propos irresponsables dans les médias, à maintenir la droite au pouvoir.

37. Paul Allio, le fils aîné de René Allio.

38. Éric Weil : un cousin de Nicolas Philibert qui, disposant d'une petite somme d'argent, avait proposé un prêt à René Allio pour l'aider à finir, en 1976, le tournage de *Moi, Pierre Rivière...*

Comme j'ai versé aussi au fisc depuis huit mois 37 000 francs, je trouve que les activités « marginales », décors et opéra, n'ont pas été inutiles. Bien entendu, nous sommes toujours aussi à sec. Mais, je sens bien que la situation se retourne, et, aujourd'hui, je marchais un peu sur les nuages.

Matelot 512 - Musique

Le Goéland. Damia³⁹.

– Utiliser l'accordéon. Reprendre le rythme du tango. Mais aussi une marche (*C'est nous les gars de la marine*, ou quelque chose comme ça).
Et les valse.

6 juin 1981

Dans l'avion pour Mexico - chansons françaises à l'écouteur.

– *Les Goélands*

– *Couché dans le foin*

– *Tout va très bien Madame la Marquise*

« ... si le château,
brûla, Madame,
c'est qu' l'écurie était en flammes... »

Une semaine après les Deuxièmes Rencontres de Fontblanche, qui ont été un succès, mais se sont terminées un peu en queue de poisson.

Découverte de trois films superbes, ceux des Égyptiens : *Gare centrale* de Youssef Chahine⁴⁰, *Morts parmi les vivants* de Salah Abou Seif⁴¹, et *La Momie* de Shadi Abdel Salam⁴². Magnétique Chahine, et magnifique mélodrame de Seïf. Dans *Gare centrale*, Chahine joue le rôle d'un pauvre fou. Il est bouleversant.

Face à ces films, le cinéma catalan paraissait trop programmatique.

39. Marie-Louise Damien dite Damia (1889-1978) : chanteuse et actrice française née à Paris, célèbre dans les années 1920-1930 pour son répertoire réaliste (*Les Goélands*, 1929; *Mon matelot*, 1932; *La Mauvaise Prière*, 1935) et les rôles qu'elle interprète au cinéma. Elle est notamment l'allégorie de La Marseillaise dans le film d'Abel Gance *Napoléon*.

40. *Gare centrale* : film égyptien de 1958, réalisé par Youssef Chahine qui incarne également le personnage de Kenaoui, un vagabond boiteux, engagé comme crieur de journaux dans la gare centrale du Caire.

41. *Morts parmi les vivants* : film égyptien réalisé par Salah Abou Seif en 1960, basé sur le roman éponyme de l'écrivain Naguïb Mahfouz. La mort du père bouleverse une famille égyptienne de la classe moyenne. La sœur aînée décide de se prostituer afin de subvenir aux besoins de ses deux frères qui veulent poursuivre leurs études.

42. *La Momie* : film égyptien réalisé par Shadi Abdessalam en 1969, fondé sur des événements véridiques survenus au cours d'une expédition archéologique française dans la vallée des Rois en 1881.

La volonté de signifier alourdit sa recherche, et l'on ne saurait faire mieux la démonstration que la politique au poste de commande fait voler bas le cinéma.

Après conversation avec Guy Gauthier⁴³ sur le sujet du prochain colloque, où il trouve que nous ne devons pas reculer le moment d'aborder le cinéma italien, puisque Méditerranée nous visons, je propose Pasolini⁴⁴. Ainsi nous aurons à la fois un cinéaste qui renvoie à toute la Méditerranée autant qu'à l'Italie, qui est l'un des plus grands de cette cinématographie, un des plus grands tout court, et surtout un homme qui a pris à contre-pied les conformismes de tout bord.

Mais cette courte semaine à Paris (nous sommes rentrés lundi soir et ce samedi matin, je repars pour Mexico) m'a apporté une satisfaction pas mince : l'INA et Antenne 2 se mettent ensemble pour produire *Le Matelot 512*. Je le tournerai avant la fin de l'année!

Ce voyage à Mexico, c'est pour une nouvelle rétrospective, cette fois organisée par l'Institut français d'Amérique latine. Une semaine à Mexico.

Au retour, j'ai donc du pain sur la planche :

- réaliser avant le vingt-six juin les maquettes du décor de *Louise*⁴⁵.
- préparer le projet de développement du C.M.C.C. pour fin juillet.
- écrire *Le Matelot 512* dans l'été pour pouvoir tourner à l'automne.
- essayer de financer tout de même *Monsieur Berger*⁴⁶ que l'INA abandonne puisque *Le Matelot 512*.
- tenter de le tourner fin septembre.
- faire maquettes et préparer *Attila*⁴⁷ en octobre.
- tourner *Le Matelot 512*.

Rencontré, d'autre part, Claudine Arnold⁴⁸, de la S.F.P. pour lui parler de l'ancien projet sur *Le Monde paysan, Un médecin des Lumières et Transit*.

Enfin, de tout ceci, il résulte (pour moi) que ce sera *Transit* mon objectif maintenant.

43. Guy Gauthier (1930-2010) : critique de cinéma à *La Revue du cinéma*, chargé de cours à l'université Paris 7, auteur de plusieurs ouvrages dont *Les Chemins de René Allio*, coll. « Septième Art », Le Cerf, Paris, 1993, 260 pages.

44. Pier Paolo Pasolini (1922-1975) : écrivain, scénariste et réalisateur italien politiquement engagé à gauche mais se tenant résolument à l'écart des syndicats et des partis. Il se livre, à la fin des années 1960, à une critique radicale de la bourgeoisie consumériste européenne mais aussi de l'esprit contestataire des étudiants de Mai 68.

45. *Louise* : René Allio confectionne les décors de l'opéra *Louise* et Christine Laurent les costumes. Il s'est rendu à Londres, à l'English National Opera, le 6 avril 1981, pour présenter ses maquettes.

46. En août 1980, René Allio avait imaginé réaliser un film racontant la vie de Monsieur Berger, un épicier ambulant en Lozère, de 1945 à 1970.

47. *Attila* : opéra en un prologue et trois actes de Giuseppe Verdi, sur un livret de Temistocle Solera tiré de la tragédie de Zacharias Werner. Le spectacle, mis en scène par René Allio qui assure aussi les décors, est créé au Théâtre du Châtelet le 14 mars 1982.

48. Lectrice de scénarios à la S.F.P.

Décor

Formes de façades derrière un tulle blanc.

Le Matelot 512

Ressortir les énumérations, les descriptions.

7 juin 1981

Lu dans l'avion *Les Boulevards de ceinture* de Modiano⁴⁹. Quel beau livre! Mais est-ce assez dire? Comment on passe de la description d'une photographie et de son analyse, à la description d'une série de moments semblables à celui fixé par la photo, et semblablement analysés, et qui en constituent une suite, et comment dans cette suite, qui est devenue narration, insensiblement on s'introduit et, d'observateur de cette photo, on devient acteur dans le monde et le temps où elle a été prise, exploration et descente aux enfers, l'imaginé devient aussi fort et vrai que la vie, plus vrai que ce qu'on nous dit de cette vie-là et de ce temps-là, vécu du dedans et jusqu'à une expérience suprême. Oui, là, on voit bien comment l'art est un mode de connaissance.

Quant à la technique littéraire, elle est époustoufflante, parce qu'il n'y en a pas. C'est simplement le point de vue et la place et le temps d'où le narrateur écrit qui changent en quelques glissements subtils, mais peu nombreux. Trois, je crois. Et avant qu'on ait eu le temps de s'en rendre compte, on est là, dans la machine à explorer les angoisses d'un temps, dans ce temps, moite de la même sueur glacée que le jeune « héros ».

Transit

Penser à ce glissement dans *Transit*, partir d'images-documents, que la voix du narrateur soit moins une « voix *off* » qui construirait un flash-back que la voix intérieure d'un personnage dans l'histoire duquel on se serait glissé.

8 juin 1981

Hier, visite à Teotihuacan. Le chemin des morts, la pyramide du soleil, et celle de la lune. Extraordinaire site. Seuls les écrivains de science-fiction, Edgar Poe, Lovecraft, ou les dessinateurs de *space opera* rendent compte de la sorte de sentiments que l'on peut éprouver dans un site aussi grandiose (mais il y a une vallée sous la montagne Sainte-Victoire qui me fait le même effet, le soir). Que cela ait été le lieu d'un culte qui liait le destin de l'homme aux forces telluriques et aux astres, aux éléments, comment ne pas le ressentir? Le site architectural,

49. *Les Boulevards de ceinture* est le troisième roman de Patrick Modiano. Comme les deux précédents, *La Place de l'étoile* (1968) et *La Ronde de nuit* (1969), l'action se situe durant l'Occupation et aborde le thème de la collaboration.

les constructions sont à eux seuls un paysage à l'échelle du paysage naturel environnant. Des constructions, des formes, qui disent à la fois le travail colossal des hommes et l'histoire de la nature, non point leur propre histoire (même si on la connaît), mais celle du cosmos. En même temps, pourtant, l'ordonnance et la géométrie sont si fortes, si présentes, que l'idée de l'homme ne s'anéantit pas dans tant de grandeur. Un rythme, un ordre, un équilibre, comme si le paysage à cet endroit-là se transformait, que les formes géologiques s'étaient, un moment, organisées pour être cela. Cette vaste allée, de près de quatre kilomètres, bordée et rythmée de constructions, et ces deux pyramides entre lesquelles elle vient s'ouvrir, sur la place de la Lune.

Il n'y a que la nature qui m'ait fait éprouver ce que j'éprouvais hier (la vallée sous Sainte-Victoire qui est d'aujourd'hui et d'avant le matin des hommes), et aussi Delphes, le stade en haut de la colline, mais, là, autrement, d'une échelle plus humaine, moins cosmique. En tout cas, c'est d'un accord comme suspendu, tenu, entre ce qui vient de l'homme et la nature. Ciel, espace, terre et choses du dessous, végétaux, eaux, vie, traces de l'homme — et soi-même, un moment.

Je suis monté en haut de la pyramide du soleil : c'était pour vérifier ces formes et ces espaces avec le corps. Ascension. Le bon petit Henri, dans son parcours mythique, serait arrivé là, degré après degré. C'est là-haut qu'il aurait vu le sage, assis. Et c'est de là, qu'au lieu de lui poser la question dernière, il l'aurait précipité au bas pour s'asseoir à sa place.

Le Matelot 512

Faire court. Que le récit soit ramassé. Que les développements, les temps, les pauses, les moments où l'on s'attarde ne soient pas induits par ce qu'on raconte, mais par la manière de le raconter, pas dus au récit, mais au cinéma. Une histoire courte que le cinéma nourrit et allonge (non pas étire) plutôt qu'une histoire qui déborde du film comme les pommes d'un sac trop petit. Que le film ne soit pas le sac, mais les pommes.

10 juin 1981

Voyage à Puebla pour une projection ce soir. On s'arrête à Cholula pour voir les pyramides. D'en haut, on peut voir celles qui restent des deux cents églises que les Espagnols avaient construites avec les pierres de la dernière construction. Puisque Cholula était une grande cité religieuse, il s'agissait de bien marquer la nouvelle religion. Des armées de prêtres et de moines espagnols s'y employèrent.

Dans toutes ces églises, des statues, peintes, réalistes, habillées de vrais vêtements, montrent des saints martyrs, et leurs plaies. Quelquefois, ils sont presque nus ; en tout cas, leurs blessures toujours visibles, sanglantes, le sang en dégouline en longues traînées. Ils ont des visages européens, ressemblent plutôt à Saint Ignace qu'au Christ.

Visité la petite église de Tonantzintla, où les artisans indiens se sont appropriés l'art baroque, ses volutes et ses dorures, ses symboles et ses figures, et y ont appliqué — l'ont habité plutôt, avec leur science du stuc — de la couleur et de l'entrelacs. Et cela donne un résultat assez époustouflant.

Au-dessus de l'autel, dans une énorme châsse, éclairée au néon cru, une vierge habillée de brocards semble flotter dans un halo de lumière surnaturelle, ou très théâtrale.

12 juin 1981

Au musée d'Anthropologie où je passe la journée. Ce sera le vrai complément de ma visite au Mexique, trop courte.

Mexico, c'est la « ville d'aujourd'hui » dans tous ses aspects : triomphe effarant, destructeur, de la « civilisation automobile », embouteillages, destruction des anciennes avenues et de leurs arbres pour ouvrir des voies rapides qui traversent la ville en tous sens, pollution effroyable, afflux des populations rurales, augmentation incontrôlable de la population, bidonvilles, cités proliférantes, étendue sans limite de la ville qui grandit comme un cancer, enfer des voyages aller et retour chaque jour vers le travail ou vers le centre (autre sorte de pollution : celle du temps de vivre).

Et pourtant. Et pourtant la ville, en même temps qu'elle ressemble, j'imagine, à Tokyo, Buenos Aires ou New York, la ville a sa personnalité. Forte. Est-ce que ce sont les visages rencontrés dans ces rues grouillantes qui la lui donnent ? Je crois bien. J'y suis sensible, en tout cas. On croise à chaque instant les Aztèques et les Mayas. Comme ils escaladaient les pyramides du soleil, chez eux, à Teotihuacan, ils font la ville indienne plus qu'espagnole, ou plutôt mexicaine, c'est-à-dire avec ce caractère si particulier qui fait sentir l'hispanique traversé, habité par l'indien, devenu le caractère original qui le fonde.

Après deux heures et demie de voyage dans les civilisations mésoaméricaines, je suis physiquement rompu, la tête pleine de formes. Je n'ai pas cherché à m'instruire, à comprendre, à retenir. J'ai suivi l'itinéraire du musée à travers Teotihuacan, Toltèques, Olmèques, Aztèques et Mayas. Je suis saoul de ces pierres sculptées, de ces peintures, de ces monuments, de ces images. C'est magnifique.

Retour à Paris :

- maquette *Louise*
- contacts *Le Matelot 512*
- contacts *Transit*

Le Matelot 512 :

- INA droits - montants

- contrat de Guinde⁵⁰
- planning de préparation-réalisation

Transit :

- Radvanyi
- aller voir Anna Seghers⁵¹
- S.F.P.
- A2

Mais ce musée est une réussite architecturale rare : ce qu'il ambitionne de signifier dans ses formes est effectivement signifié : la célébration de ces civilisations anciennes, leur réunion dans un même héritage, l'hommage de la civilisation d'aujourd'hui. Le parti du bâtiment, la manière dont il organise son espace intérieur, sa monumentalité, les formes dans lesquelles il inscrit les objets exposés, tout dit un accord profond retrouvé, avec ces formes, non pas dans leur signification religieuse intérieure, mais dans l'harmonie avec leurs formes objectives, matérielles, dans le monde. De là que le musée lui-même y gagne de porter ainsi quelque chose qui vient de son dedans, qui n'est pas proprement religieux, mais tout comme, qui dit le temps, et le cosmos.

Musée d'Anthropologie. Antithèse.

On peut aussi le voir comme mise en scène réussie d'un discours de propagande vers le petit peuple (plus indien qu'espagnol). Alors on n'en parle plus en termes d'Art ou de relation avec le Cosmos (avec des majuscules) mais en termes de scénographie seulement.

Ce que devient l'amour, la place de l'autre, en soi et hors de soi. Comment le mesurer ? Mais surtout, comment le maîtriser ?

La passion de toi ne me nourrit plus, elle me dévore. Que faire ? Je voudrais l'éteindre, il y a des moments où je t'en veux, où, je peux dire, que je te hais.

C'est que je t'aime. Et c'est que je t'aime trop. Mais toi ? Quelle place de la passion dans ce qui va de toi à moi ? Quelle place de la foi et quelle place du mensonge ? Quelle place du désir ?

Moi, il m'habite, me hante, m'encombre. Il m'empêche d'être moi, sinon en toi. Il est mon devenir, mon avenir, immédiat ou lointain, ma force.

Ma force. Mais si j'en parle, c'est qu'il est aussi ma faiblesse, cet amour que je te porte.

50. Émile Guinde est l'auteur du manuscrit du *Matelot 512*.

51. Anna Seghers est une écrivaine allemande, mère de Pierre Radvanyi. *Transit* relate son expérience. Communiste, elle s'était réfugiée à Paris en 1933 puis avait fui la capitale avec ses deux enfants, à l'approche des Allemands. Après plusieurs péripéties, elle était arrivée près du Vernet, où son mari était interné, et avait appris qu'un visa mexicain, délivré pour toute la famille, l'attendait à Marseille. Son époux ayant été transféré au camp de Milles, près d'Aix-en-Provence, Anna Seghers resta trois mois à Marseille, perdant ses journées à attendre, parmi des files gigantesques, devant les consulats, les compagnies de navigation et les bureaux de la préfecture.

Trop souvent. Et je ne peux pas le vivre, pas l'accepter s'il n'est pas la fleur de la vie, à chaque instant l'accomplissement et la certitude.

Aussi, de plus en plus souvent, il m'arrive de rêver de le détruire. Et je le ferai, si tu ne viens pas, toi aussi, poser ta dernière pierre sur la dernière pierre que je pose là.

Film. Et d'ailleurs, tout cela c'est un film qu'il faut en faire. Il faut comme dans *L'Heure exquise*, se résoudre à parler encore des choses intimes, les parler et les mettre en images.

Quelque chose comme *L'Heure exquise* ou comme un roman épistolaire. Une forme à part, à trouver pour parler de ça. De l'amour que je te porte.

À propos de formes : revu, pour la énième fois, des bouts de *Retour à Marseille*, ici, dans les projections. Non, décidément, ce film est, de mes films, le moins réussi. Tout y est bon, dans les intentions, mais tout y est lourd et inabouti, sauf par moments (mais, même longs, des morceaux réussis ne font pas un tout). Et c'est vrai que ce qui l'empêche de fleurir, c'est comme il est tourné, comme il est joué, comme il est narré. C'est-à-dire que le projet de faire un film « dans le système » avec les « formes du système » (tout en les disqualifiant en douce, hypocrite!) est un projet inepte.

Mes films ne valent que lorsqu'ils sont une forme inventée pour leurs nécessités internes. Comme sont tous les autres, y compris *L'Heure exquise*, comme devront être tous les autres à venir.

Être soi-même, tranquillement, avec entêtement, persévérance et certitude. Faire ce que je sens, n'aller « à la rencontre de rien » que de soi, que de son exigence intime. Il n'y a pas d'autre loi. C'est une loi, mais la plus simple et la moins contraignante, même si c'est celle, en vérité, qui fait le plus peur.

Visite à Mexico (suite)

Projections, débats, rencontre avec des étudiants, de cinéma ou de théâtre, interviews et articles dans les journaux. C'est la deuxième fois, cette année, que j'ai donné dans la « rétrospective », que je me découvre un cinéaste reconnu et estimé, mais plus encore ici qu'au Portugal.

Bien entendu, c'est parce qu'il y a une critique de « gauche », et des cinéastes, jeunes et moins jeunes, qui veulent faire un cinéma politique et engagé. Bien entendu aussi, dans ce cas, je voudrais être sûr que c'est pour mes films, pour ce qu'ils sont, et non pour les idées, que je reçois ces témoignages. Sur ce registre, un hommage venu de la droite ferait autant de bien. Rassurons-nous, il ne viendra pas, justement parce qu'il y a quand même des idées dans mes films, et qu'elles ne sont pas dans les dialogues.

En tout cas, ce soir, à l'institut d'Études théâtrales, au début d'une rencontre avec des scénographes, le président de leur association (que j'avais connu il y a quelques dix-huit ou vingt ans élève de l'université du Théâtre des Nations) m'a « présenté ». Surprise d'une autre sorte : entendre le récit de sa vie et de certains de ses actes fait par un autre dans un survol qui semble résumer une